Discours de Benoît PAYAN, Maire de Marseille
à l'occasion de la cérémonie de commémoration
du génocide arménien

Le 24 avril 2022

Il y a 107 ans jour pour jour, presque heure pour heure, les forces nationalistes turques organisaient à Constantinople une rafle d'une violence inouïe, au cours de laquelle près de six cents intellectuels, musiciens et artistes ont été tués.

Cette date marquait le début du premier génocide du XXème siècle.

Le nationalisme, la haine de l'autre, le racisme et ses enfants terribles divisaient, et divisent toujours les Hommes sur la base de ce qu'ils sont.

Ces idéologies ont toujours conduit à la discorde et à la guerre, et notre devoir est de ne jamais oublier à quel point elles ont fait du mal à nos sociétés.

Les hommages sont des promesses ; ils sont ces promesses éternelles que se font les hommes et les femmes de paix, ces promesses d'être les ambassadeurs et les gardiens de notre passé pour que jamais ne ressurgissent ses sombres travers.

Car les leçons d'hier guident nos pas et nos actes.

Alors aujourd'hui, nous nous rappelons.

Nous nous rappelons de Roupen Zartarian, de Sarkis Minassian ou de Diran Kélékian.

Nous nous rappelons surtout de ces femmes et de ces hommes dont les noms ne seront pas gravés dans le marbre de l'éternité, dont le visage ne sera pas frappé sur nos pièces, dont le regard ne brillera jamais sur nos statues.

Nous nous rappelons d'eux, de ces centaines de milliers d'Arméniennes et d'Arméniens, déportés, torturés puis tués pour avoir commis la seule faute d'être enfants d'Arménie.

Ils sont morts, tués par le nationalisme le plus barbare.

Il est un Arménien dont le nom résonne comme s'il était celui de tous. Je veux honorer aujourd'hui la mémoire de Missak Manouchian, qui choisit la France pour l'aimer et la défendre.

Il fut un grand Arménien, et assurément il fut un grand Français.

Je crois que la France serait grande en lui offrant une place au Panthéon des grands hommes.

Seul le prononcé fait foi.

Faire entrer Missak Manouchian au Panthéon, ce serait évidemment rendre hommage à l'illustre résistant ; ce serait, aussi, faire acte de mémoire pour ces millions d'Arméniens victimes d'une guerre qui n'était pas la leur.

Car nous ne devons jamais l'oublier : le nationalisme, c'est la guerre.

Cette douleur qui nous étreint, c'est celle du monde et de la France, c'est aussi celle de Marseille.

Marseille est cette ville aux mille destins et aux mille histoires.

Marseille est cette ville-refuge, cette ville qui fut la modeste oasis de tant de femmes et d'hommes venus y trouver la dignité et l'hospitalité.

C'est à Marseille que sont arrivées des centaines, des milliers de familles arméniennes rendues apatrides par les nationalistes turcs.

C'est à Marseille qu'ils sont devenus tuiliers, ouvriers, tailleurs, coiffeurs ou artisans, et nous savons à quel point les Arméniens ont compté et comptent aujourd'hui. Sans les Arméniens et sans les Arméniennes, Marseille ne serait pas Marseille.

Aujourd'hui, c'est aux victimes silencieuses de l'oubli que nous rendons hommage.

Marseille se souvient, Marseille se rappelle ce qu'elle doit aux femmes et aux hommes chassés, torturés, envoyés dans des camps, certains à la mort, venus ici trouver refuge.

Aux victimes tragiques du génocide arménien, à leurs enfants et à leurs descendants, qui gardent dans leur cœur et dans leur tête cette arménité, ce trésor insondable qui vous a été légué. C'est ensemble, les uns et les autres, que nous continuerons à faire sens.

Vive la République, vive le peuple arménien, et vive la France.

Seul le prononcé fait foi.